

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Mais ils ignorent le secret de sa naissance ?
 —Bien entendu... Mme Bressolles, ex-Valentine Dharville, a vu plusieurs fois Simone en se croyant vis-à-vis d'une étrangère...
 —Où donc l'a-t-elle vue ?
 —Rue de Verneuil, à l'hôtel Bressolles, tout simplement.
 —Vous aviez pardieu bien raison, mon cher Maurice ! s'écria Lartigues. Ce hasard est fertile en combinaisons mirifiques ! ! Où demeure Simone ?...
 —Dans votre quartier... tout près d'ici... Elle habite un pensionnat de la rue de la Ville-l'Evêque.
 —Un pensionnat de la rue de la Ville-l'Evêque ! fit le faux Hollandais en tressaillant. Par qui est-il tenu, ce pensionnat ? Le savez-vous ?
 —Par une certaine Mme Dubief... répondit Maurice.
 Lartigues donna sur la table, auprès de laquelle il se trouvait, un vigoureux coup de poing.
 —Mme Dubief ! répéta-t-il ensuite, en se frottant les mains.
 —Parfaitement sûr !
 —Eh bien, mon cher enfant, nous pouvons nous vanter d'avoir une chance prodigieuse, inouïe, invraisemblable, presque incroyable.
 —A quel propos ces épithètes ? demanda Maurice, en souriant.
 —A ce propos, que le pensionnat de Mme Dubief est celui dont le jardin touche à celui de cet hôtel... et nous possédons une clef, vous le savez déjà, qui nous permet d'ouvrir la porte de communication...
 —Tonnerre ! s'écria Maurice. Mais alors la besogne est à moitié faite ! !
 —Dites aux trois quarts ! Quelle position Simone occupe-t-elle dans le pensionnat ?
 —Elle y remplit les fonctions de lingère.
 —A merveille !
 —Il ne s'agit plus que de se renseigner sur ses habitudes, de savoir si elle couche au pensionnat ou si elle y arrive le matin pour en partir le soir... Dans le premier cas, de connaître la position de sa chambre et de relever la topographie des lieux... J'apprendrai certainement par Marie Bressolles une grande partie de tout cela... Nous ferons nous-mêmes une enquête au sujet de ce qu'elle ne pourra me dire.
 —C'est entendu...
 —Verrez-vous ce soir l'abbé Méryss ?
 —Non, demain seulement.
 —Avertissez-le de ce qui se passe, et qu'il s'occupe activement du petit travail de chimie dont nous avons parlé... Je commence à croire, mon cher associé, que les millions de feu Armand Dharville seront bientôt entre nos mains.
 —Oui, murmura Lartigues, en fronçant le sourcil, et alors, vous l'avez dit vous-même, nous nous séparerons.
 —Croyez-vous donc qu'à mon âge, et possesseur d'une énorme fortune me permettant de satisfaire toutes mes passions, tous mes goûts, tous mes caprices, je ferai la sottise de m'expatrier ?... On ne vit qu'à Paris !...
 —Comptez-vous pour rien le danger ?...
 —De quel danger parlez-vous ?
 —De celui résultant des recherches de la police...
 —Je ne les crains pas... J'ai été assez habile pour déjouer jusqu'à présent toutes les recherches, et je

n'étais cependant qu'un pauvre diable sans position et sans fortune !... Vous figurez-vous que les agents de la Préfecture s'occuperont de moi quand je serai archimillionnaire... Les millions seront mon égide !...
 —Pourrez-vous vivre toujours seul ?
 —Pourquoi non ?... Je vous garantis que l'ennui ne pénétrera jamais dans ma solitude !...
 —Vous aimez votre mère ? demanda Lartigues, avec une sorte d'hésitation.
 —Je n'ai aucune raison pour ne point l'aimer... répondit froidement Maurice. Ce n'est pas de sa faute si je suis son fils : je la défendrais si je la voyais menacée, mais mon affection est très calme. Je me figure parfois que mon père (*feu mon père*, puisque vous soutenez que Lartigues est mort), a oublié de me faire un cœur...
 —Votre mère vous aime-t-elle ?
 —Oui, certainement à sa manière...
 —Qu'entendez-vous par là ?...
 —Si elle m'avait bien aimé, aimé pour moi-même et non pour elle, savez-vous ce qu'elle aurait fait ?
 —Non.
 —Eh bien, elle m'aurait tordu le cou le jour de ma naissance... Cela n'aurait-il pas mieux valu que de me laisser vivre, avec Lartigues pour père et l'échafaud en perspective ?
 —L'échafaud !... Vous venez de le dire, lorsque vous serez riche il ne vous menacera plus...
 —Qui sait ? tant qu'on est vivant on n'est pas sûr de mourir dans son lit...
 Le front de Lartigues s'assombrissait de plus en plus.
 Maurice changea brusquement le sujet de l'entretien.
 —A propos, dit-il, j'ai des nouvelles du comte Yvan.
 —Ah ! fit le faux Van Broeck.
 —Oui... Je l'ai rencontré... Je lui ai parlé...
 —Eh bien ?
 —Eh bien ! il se pourrait que je revienne sur ma détermination de tantôt.

XXVIII

Lartigues regarda Maurice d'un air étonné.
 —Et quel est le motif de ce brusque revirement ? lui demanda-t-il.
 —Ce motif est bien simple, et basé sur mon intérêt personnel, répondit le jeune homme. Ce Russe devient dangereux, non seulement pour vous mais pour moi. S'il venait à atteindre le but qu'il se propose, Marie Bressolles nous échapperait peut-être.
 —Expliquez-vous.
 —Le temps me manque, et d'ailleurs c'est inutile ; mais soyez sans inquiétude... je veillerai sur Yvan Kourawieff.
 Maurice prit congé de Lartigues, alla dîner sur le boulevard et regagna en toute hâte l'hôtel de la rue de Verneuil.
 Le comte Yvan, dont il venait d'être question entre les deux bandits, avait été frappé de l'expression du visage de Marie et de l'attitude glaciale et presque hostile de Mme Bressolles tandis qu'il était question d'Albert de Gibray, et enfin du rôle de Maurice servant de cavalier aux deux femmes.

Yvan connaissait trop peu l'intérieur de la famille Bressolles pour deviner ce qui s'y passait.

Cependant, son instinct d'homme du monde, sachant la vie, lui dit que la présence de Maurice Vasseur dans cette famille, sa familiarité avec la mère et la fille, avaient certainement un but, et que ce but devait être en désaccord avec les idées et les aspirations d'Albert de Gibray.

—Connaissez-vous beaucoup Mme Bressolles ? demanda-t-il au petit baron Pascal de Landilly qui, nous l'avons dit, se promenait à son bras dans les salles du Palais de l'Industrie.

Le petit baron toussa pour s'éclaircir la voix, et répliqua :

—Beaucoup... beaucoup... mon excellent bon... je suis un intime...

—Que pensez-vous de cette personne ?

—Je pense que c'est une jolie femme et d'un galbe épatant... On ne lui donnerait pas son âge, hein ? Ah ! non, par exemple ! Elle a l'air d'être la sœur aînée de sa fille... C'est tout bonnement catapulteux !

—Coquette, n'est-ce pas ?

—Adorablement coquette... Une coquetterie d'un relief à tout casser, et je crois, ma parole, que depuis la maladie de sa fille, son désir de plaire et d'être admirée grandit encore... Hein, comme c'est nature ?

—Mme Bressolles aime peu Mlle Marie, je suppose ?

—Elle ne m'a fait aucune confiance à ce sujet, mon très bon, vous comprenez ça, mais j'ai dans ma folle idée qu'elle ne l'aime pas du tout.

—Pourquoi ?

—Parce qu'une grande fille comme la sienne ne la rajeunit point, et qu'elle mourra de chagrin le jour où la première ride et le premier cheveu blanc lui diront qu'il faut vieillir... Ce qui se comprend, du reste, avec sa turlutaine de voir à ses pieds tout Paris...

—Beaucoup d'adorateurs, alors ?

—Oh ! une flotte...

—Maurice Vasseur est-il de ceux-là ?

—Maurice Vasseur vient dans la maison comme aspirant à la main de Marie... On prétend qu'il l'épousera... et c'est peut-être vrai... mais ça serait épatant tout de même...

Le comte Yvan frissonna.

—Faire épouser Maurice Vasseur à Mlle Bressolles, ce serait odieux ! se dit-il. Albert en mourrait...

Il reprit tout haut :

—Je croyais que cette jeune fille avait donné son cœur à un autre ?...

—C'est bien possible, mais qu'est-ce que ça fait ? Si Valentine s'est mis dans la tête de marier la petite, elle la mariera sans la consulter, et ça aura un cachet énorme !...

Le comte Yvan passa la main sur son front comme pour éloigner une pensée douloureuse.

—Il est impossible que cela soit ! murmura-t-il. Cela ne sera pas !

L'heure de la fermeture de l'Exposition était arrivée.

Les deux jeunes gens sortirent et se séparèrent.

Le Russe alla tout droit rue de Rennes, chez M. de Gibray.

Le juge d'instruction arrivait du Palais.

—Je suis enchanté de vous voir, mon cher comte, dit-il à Yvan.

—Cela se trouve à merveille... Je venais solliciter de vous un moment d'entretien...

—Que je vous accorderai de tout mon cœur... Mais je dois, avant tout, vous apprendre une nouvelle importante et qui vous intéresse.

—Laquelle ?

—Nous avons failli perdre cette pauvre Mme Rosier.

—La perdre ?... s'écria le Russe. Comment ?

—Il s'en est fallu de bien peu qu'elle payât de sa vie son dévouement à une cause qui, en somme, est la vôtre...

—Donnez-moi vite, je vous prie, le mot de cette énigme.

Paul de Gibray raconta au jeune Russe tout ce que nos lecteurs connaissent déjà par le menu.